



HAL
open science

DOSTOÏEVSKI ET LES GAGNE-PETIT DE L'ADMINISTRATION : UNE PLONGÉE DANS LES ABÎMES

Vida Azimi

► **To cite this version:**

Vida Azimi. DOSTOÏEVSKI ET LES GAGNE-PETIT DE L'ADMINISTRATION : UNE PLONGÉE DANS LES ABÎMES. Jahrbuch für europäische Verwaltungsgeschichte, 2006, 18, pp.317-327. halshs-00828807

HAL Id: halshs-00828807

<https://shs.hal.science/halshs-00828807>

Submitted on 31 May 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vida AZIMI

**DOSTOÏEVSKI ET LES GAGNE-PETIT DE L'ADMINISTRATION : UNE
PLONGÉE DANS LES ABÎMES**

Paru in : *Jahrbuch Für Europäische Verwaltungsgeschichte*, 18, 2006, pp.317-327.

Trois romans : « Les Pauvres gens » (1844-1845), « Le Double » (1845-1846), « Monsieur Prokhardtchine » (1846),¹ trois récits « administratifs », marquent les débuts littéraires du grand écrivain russe Fiodor Dostoïevski. D'où vient cette inspiration littéraire vouée à l'administration, chez un génie de cette trempe ? Atavisme russe² dans une société dominée, structurée, enrégimentée, parfois écrasée par l'Administration³, avec pour fond d'écran social la fameuse Table des Rangs, promulguée en 1722 par Pierre le Grand, comportant quatorze rangs en deux hiérarchies, civile et militaire, toujours en vigueur jusqu'à la Révolution d'octobre de 1917 ? Facilité pour un jeune homme qui s'initie, de choisir un thème courant et constamment traité par les plus grands auteurs russes dont Gogol, bien sûr ? Influence étrangère pour ce traducteur de Balzac, de Schiller, de Goethe, grand admirateur de Cervantes et de Georges Sand ? Expérience militaire du sous-lieutenant admis à faire carrière dans le corps du génie, à Reval (aujourd'hui Tallinn), armée qu'il quittera en octobre 1844, avec le grade de lieutenant pour devenir « prolétaire de la plume », impécunieux mais enfin libre ?⁴ Affaire de généalogie pour celui, noble et russe, peu préoccupé par ses aïeux, mais né à Moscou le 30 octobre 1821 à « l'Hôpital des pauvres » où exerce son père

¹ *Féodor Dostoïevski*, Les Pauvres gens, ed. du Salève/coll. Les beaux livres russes, coll. Populaire, Genève, trad.nouvelle, 1946 ; Le Double (*Dvoïnik*) un Poème pétersbourgeois, ed. Actes Sud/ coll.Babel, trad. André Markowicz, 1998 ; Monsieur Prokhardtchine (*Gospodin Prokhardtchin*) ,ed. Actes Sud/ coll. Babel, trad. André Markowicz, 1994.

² Même chez ceux qui tel Maïakowski ne s'y intéressent point. Un peu, comme si, là où l'on n'en veut pas, l'administration parvenait à se faufiler dans les interstices d'une phrase ou les tournures d'un poème. Ex. « Salonnière de satin, fonctionnaire formatée de la ligne angélique(...) », in : *Maïakowski*, Le Nuage en pantalon, Tétraptique (*Obloko u chtanakh*), poème d'amour déçu paru en 1915, considéré comme le « catéchisme de l'art moderne », ed. Mille et une Nuits, n° 197, Paris, 1998.

³ Sur cette administration aux XVIIIe et XIXe siècles , *Claude de Grève*, Le Voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIIIe et XIXe siècles, ed. Robert Laffont/Bouquins, Paris, 1997, chap.VII, Le Gouvernement et sa Police, p.1115-1172 (de 1761 à 1870).

⁴ *Jacques Catteau*, Fiodor Dostoïevski (1821-1881), chapitre XVI3, in : Histoire de la littérature russe. Le XIXe siècle (dir. Par E.Etkind et al.), ed. Fayard, 2005, pp.957-1003 (966, 970).

médecin-major, où il grandit et observe des scènes « traumatisantes »⁵, où s'inscrivent définitivement dans son âme et son esprit le souvenir douloureux des humiliés et offensés, formant la trame de plusieurs de ses œuvres futures ? Laissons aux psychanalystes le soin de creuser et d'exploiter ce « détail », s'il en est un.

Ici, nous ne sommes plus dans la « Russlands höhere beamtenschaft » de Gogol ou de Tolstoï⁶.

Ici, on est chez le pauvre fonctionnaire, entonnant :

« Chantez ma gloire !

Je ne suis pas de ceux qu'on qualifie de grands.

Sur tout ce qui s'est fait

J'écris le mot *nihil* »

Proclamant au nom de ses congénères « nous, les bagnards de la léproserie humaine », enfoncés dans « ces ténèbres qui sont noires comme Azef »⁷

Certes les travaux sur administration et littérature, quoique très insuffisants, ne manquent pas⁸. « L'être administratif et l'Imaginaire »⁹ ont souvent souvent fait bon ménage, d'où la prédilection des plus grands écrivains du monde pour le genre, qu'ils aient été fonctionnaires ou non. « L'administration, école d'imagination » disait le poète diplomate, Jean Giraudoux¹⁰. Pour M. Roland Drago, « Les Employés » (1837) de Balzac, constitue sous une forme romancée, « un véritable traité de science

⁵ Ibidem, p.965.

⁶ Erk Volkmar Heyen, Russlands höhere Beamtebschaft im Spiegel von Gogols « Tote Seelen » und Tolstojs « Auferstehung, in : Jahrbuch für europäische Verwaltungsgeschichte (JEV), 17, (2005), pp.243-259.

⁷ Maiakowski, (n.2), p.19, 24, 33. Azef est une référence à Evno Azef,(1869-1918), célèbre agent de l'*Okhrana* ou police politique russe, infiltré au sommet du parti de l'organisation socialiste révolutionnaire, démasqué en 1908 ; son nom devenu en Russie, synonyme de « traître », p.33, note 2.

⁸ Entre bien d'autres, les multiples articles de Guy Thuillier consacrés aux écrivains seulement « français » et parus depuis des années dans diverses livraisons in : La Revue Administrative ; Paul Gerbod, Le fonctionnaire dans la littérature du XIXe au XXe siècle, in : Revue Administrative, n° 310, juillet-août 1999, pp.345-357 (toujours consacré au cas français). Avec un regard comparatiste Luciano Vandelli, *Il Pubblico impitoyable nella rappresentazione letteraria*, in : *L'Impiegato allo specchio* (a cura di Angelo Varni e Guido Melis, ed. Rosenberg&Sellier, Torino, 2002, pp.15-39 ; Vida Azimi, Quand le démon d'écrire... L'Administration et la littérature, in : Les Cahiers de la Fonction Publique, mars 2005, n° spécial de 2004 « Les Fonctionnaires et les Arts », pp.7-17. Il existe aussi de bonnes références anglo-saxonnes sur ce thème.

⁹ Titre de l'ouvrage de Robert Catherine, Guy Thuillier, *L'Être administratif et l'Imaginaire*, ed. Economica, Paris, 1982.

¹⁰ Cité, in : ibidem, p.77.

administrative », et aussi « un livre de doctrine »¹¹. N'oublions pas que le tout premier projet littéraire de Dostoïevski se concrétise dans une traduction libre d'« Eugénie Grandet », parue à l'occasion de la venue de Balzac en Russie. Balzac, posé sur un piédestal, dont il dira : « ce géant ! Ses personnages sont l'œuvre du génie universel ! Des millénaires entiers, et non l'esprit du temps, ont préparé par leur lutte un tel dénouement dans l'âme humaine »¹². Rappelons que « La Comédie Humaine » de Balzac est un monument, riche de 90 romans et nouvelles et de 4000 personnages et les employés sont dépeints dans au moins 47 de ces romans et nouvelles. C'est à ce niveau balzacien que Dostoïevski rêve de se hisser. C'est à cette recherche qu'il doit le succès inouï des « Pauvres gens », encensé par Nekrassov et par le critique Biéliniski, maître à penser de toute une génération qui y voit « le premier roman social russe » et en son auteur le plus digne successeur de Gogol, et tout cela dès la lecture du manuscrit non publié. Certains ont même évoqué, non sans candeur ni mièvrerie, à son propos, « un roman d'amour épistolaire »¹³. « Monsieur Prokhartchine » est pratiquement ignoré (-à tort), considéré tout juste comme un récit de jeunesse, dans la veine de « l'école naturelle » de Gogol. D'où la célèbre phrase de Dostoïevski, rapportée par Eugène Melchior de Vogüé : « Nous sommes tous sortis du « Manteau » de Gogol »¹⁴. Enfin, « Le Double » ne trouve qu'incompréhension ; les contemporains s'exaspèrent d'un ouvrage « trop long » dont ils ne saisissent pas bien les tenants et les aboutissants. Pourtant, plus tard, un des détracteurs de Dostoïevski, Vladimir Nabokov, d'habitude avare d'éloges à son endroit, estimera qu'il s'agit d'un travail absolument remarquable. « Le Double » relève du même fantastique que « le Nez » ou le « Journal d'un fou » de Gogol.

Roman social, roman épistolaire, simple physiologie des petits employés, roman fantastique : il y a certes de tout cela chez Dostoïevski et surtout dès ces trois premiers livres, qui donnent les clés de toute son œuvre, pour peu que l'on s'y penche d'un peu près. On est loin du *Bildungsroman*. Dostoïevski parle des modestes fonctionnaires, pour mieux s'épancher sur la si triste et indigente condition humaine. Ses écrits, pour être bien compris doivent être mis en perspective les uns avec les

¹¹ Roland Drago, Cours de science administrative, Cours de droit, 1968-1969, p.40.

¹² Cité par Jacques Catteau (n.4), p.1002. Voir Notes : 33- C'est Dostoïevski lui-même qui, grisé par le succès, parle ainsi, in : PSS (*Polnoe soprani socinienne*, 30 vol ; Léningrad, 1972-1988), t.28, Kn, p.115.

¹³ Les Pauvres Gens (n.1), avant-propos de Serge Karcevski, p.9.

¹⁴ Grigori Fridlender, traduit du russe par Irène Markowicz, postface à Monsieur Prokhartchine (n.1), p.69. Grigori Fridlender a été le responsable de l'édition académique des œuvres complètes de Dostoïevski en 30 volumes, Léningrad, 1972-1990.

autres, lus « à rebours » car tout est en germe dès les débuts, l'homme-univers des « Frères Karamazov » s'y trouve déjà. Dostoïevski est l'inventeur du roman social-fantastique-métaphysique, sorte de « nouveau roman » à la russe : le fonctionnaire est campé dans la réalité, et aussi en dessous et au delà, métaphore et incarnation de la misère des hommes en général. Deux autres de ses romans, l'une farce « Une sale histoire », (1862) l'autre souterrain, labyrinthien voire kafkaïen, « Les Carnets du sous-sol » (1864) permettent de mieux juger, mieux jauger ces « bas-fonds » où vivent –grouillent ?- les gagne-petit de l'administration ¹⁵. Ils ne sont pas les seuls.

Après « L'Idiot » (1868), Dostoïevski justifie lui-même ses relations avec la réalité, en écrivant à Strakov en 1869 : « J'ai une vision personnelle de la réalité (en art) et ce que la plupart appellent fantastique et exceptionnel constitue parfois pour moi l'essence de la réalité. Les manifestations quotidiennes et la vision banale des choses, à mon avis, ne sont pas le réalisme, c'est même le contraire. Dans chaque journal, vous tombez sur la relation des faits les plus réels et les moins communs. Pour les écrivains de chez nous ils sont fantastiques et par conséquent délaissés, or ils constituent la réalité parce qu'ils sont des « faits ». Qui donc saura les remarquer, les expliciter, les noter ? Ils sont de chaque instant et de chaque jour, mais nullement « exceptionnels » (...). Nous laissons la réalité entière nous filer sous le nez. Qui saura discerner les faits et les approfondir ? (...) Mon fantastique d'Idiot, n'est-il pas la réalité, et encore la plus quotidienne ! »¹⁶. Ses protagonistes sont tous situés à Saint-Petersbourg, cette ville sciemment élue pour domicile par le héros ou « l'anti-héros » des « Carnets du sous-sol » : « On me dit que le climat de Petersbourg me fait du mal et qu'il « est très coûteux » de vivre à Petersbourg avec « des moyens aussi misérables que les miens ». Je sais cela mieux que ces conseillers si sages, si doués d'expérience, mieux que les béni-oui-oui. Eh bien, je reste à Petersbourg ; je ne sortirai pas de Petersbourg ! » et il ajoute avec une amertume lucide : « La vie quotidienne ne se contenterait que trop d'une conscience normale ou des trois quarts à celle qui est le lot de l'homme évolué de notre infortuné XIXe siècle, d'un homme qui aurait, de plus le « malheur particulier d'habiter Petersbourg », « la ville la plus abstraite et la plus préméditée de la planète » (il y a des villes préméditées ou des

¹⁵ Dostoïevski, Une sale Histoire (*Skverny anekdot*), ed. Actes Sud/coll. Babel, trad. fr. André Markowicz, 2001 ; Les Carnets du sous-sol (*Zapiski iz podpolia*), ed. Actes Sud/coll. Babel, trad. fr. par André Markowicz, lecture de Francis Marmande, 1992.

¹⁶ Cité par Jacques Catteau (n.4), p.989.

viles spontanées) »¹⁷. Or cette ville la plus lumineuse, pas seulement, lors de ses « nuits blanches », est pavée à l'époque de galets et d'ornières, à l'instar des âmes tourmentées de Dostoïevski. Lors de son voyage en Russie, Alexandre Dumas, cite la première strophe d'une ode composée sur la ville, sa poussière et ses rues, par le prince Viasemski, ancien secrétaire général du ministère de l'Intérieur :

« Dieu des ouragans et des trous
 Dieu des hôtels sans lits, mais non sans puces,
 Dieu des chemins vrais casse-cous,
 C'est lui ! C'est lui ! C'est le bon Dieu des Russes
 Dieu des affamés, des pieds nus,
 Des mendiants avec ou sans capuces,
 Dieu des terres sans revenus,
 C'est lui, c'est lui, ! c'est le bon Dieu des Russes
 Dieu des décorés au long col,
 Dieu des valets, - trouvez la rime en *usses*
 Des seigneurs portant le licol,
 C'est lui ! c'est lui ! le bon dieu des Russes !
 Dieu de bonté pour le pervers,
 Dieu de rigueur pour les cœurs sans astuces,
 Dieu de toute chose à l'envers,
 C'est lui ! C'est lui ! c'est le bon Dieu des Russes »¹⁸

C'est le domaine des gagne-petit et c'est un haut fonctionnaire qui le déclame. Le gagne-petit de Dostoïevski a pour credo : « *ia nitchévo* », littéralement en russe, « je (ne suis) rien ». Il le dit sans rancune ni ressentiment. C'est un simple constat clinique. Ses rapports avec l'argent et la carrière n'ont rien de trouble et ne sont dominés ni par l'ambition ni par l'avidité, ce qui n'exclut pas toute corruption mais la limite. Quant à son mode de vie, sans en être satisfait, il ne s'en plaint point. Si Pétersbourg est une création par « volonté », sa vie est une dérisoire soumission à la fatalité.

1- *Ia nitchévo*

C'est le mot-clé du « Double ». C'est ce que répète Goliadkine, jusqu'à satiété, jusqu'à l'ennui et l'agacement, mais sur le ton neutre de celui qui est étranger à sa

¹⁷ Les Carnets du sous-sol (n.15), p.14 et 15. Les guillemets à l'intérieur des phrases sont de moi, pour souligner le propos.

¹⁸ Cité par *Alexandre Dumas, Voyage en Russie, Préface d'André Maurois*, ed.Hermann, Paris, 1960, p.156.

propre vie, qui vit « à côté », sans rébellion ni exaltation. Iakov Pétrovitch Goliadkine est un conseiller titulaire¹⁹, autrement dit il occupe le neuvième rang dans la hiérarchie civile de la Table des Rangs. Il est adjoint de son chef de bureau, dans une administration que l'on suppose importante et qui n'est pas désignée. Quand il sort pour aller au travail, en marchant sur la Perspective Nevski où le tout-Pétersbourg administratif se trouve à certaines heures, il prend « un air digne et respectable »²⁰. Il n'est pas de ses collègues « chenapans », prompts à « jouer aux cartes quand ils ont eu leur paye »²¹. Pourtant dans le regard ébahi des autres, il découvre qu'un changement s'est opéré en lui, à son insu, et s'interroge avant de saluer : « Je salue ou je ne salue pas ? Je réponds ou je ne réponds pas ? ». L'angoisse le taraude : « ou bien je fais semblant que je ne suis pas moi, que je suis quelqu'un d'autre, je suis juste mon portrait craché, et je fais comme si de rien n'était ? Parfaitement, ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, un point c'est tout »²². C'est le début de la descente aux enfers, commencé par une consultation médicale où sa mine étrange trouble le médecin. Pris de bégaiement et plus tard d'aphasie, il ne sait si sa vie « est une vie mélancolique ou joyeuse »²³. Il sait pourtant à quel monde il appartient : « là-bas, chez eux, je veux dire dans le grand monde (...), là-bas, n'est-ce pas, c'est cela qu'ils demandent...les compliments, aussi, plein d'aromates qu'il faut servir, n'est-ce pas...voilà ce qu'on vous demande. Moi, je n'ai pas appris ça (...), toutes ces ruses, je les ai pas apprises ; je n'ai pas le temps »²⁴. Et d'aggraver son cas : « J'avance moi, (...) franchement, ouvertement, et sans détour, parce que je les méprise et je laisse cela aux autres. Je ne m'efforce pas d'humilier ceux qui, peut-être, sont plus hauts que vous et moi...C'est-à-dire, nous et eux (...). Je n'aime pas les demi-mots ; je n'ai pas recours aux méprisables doubles jeux ; je méprise les calomnies et les ragots. Le masque, je ne le mets qu'au bal masqué, et je ne l'arbore pas tous les jours devant les gens »²⁵. Il y a là un défi fou, plutôt le défi d'un fou, révélant une manière d'instabilité ontologique qui court tout le roman, entre le Goliadkine modeste et le Goliadkine mégalomane. On a affaire à un aliéné dans tous les sens du mot, ayant pour obsession de n'être rien, le répétant plus de vingt fois, à la tête embrouillée, chez qui mal et bien se côtoient et s'entrechoquent, sans qu'on

¹⁹ Le Double (n.1), p.7.

²⁰ Ibidem, p.14.

²¹ Ibidem, p.15.

²² Ibidem, p.15-16.

²³ Ibidem, p.22.

²⁴ Ibidem, p.24.

²⁵ Ibidem, p ;25-26.

parvienne à les démêler. Il est « au profond du précipice », avec un double à la « fougue ardente », essayant de sauver son âme (-cf. le poème de Nekrassov, « Sur la neige mouillée »).

Le livre est parsemé de dialogues ponctués de « n'est-ce pas, des « euh », des « voilivoilà », de maladresses verbales . Comme l'exprime le traducteur : « Cette littéralité est bien sûr, lourde de sens. Goliadkine répète qu'il n'est pas concerné par l'histoire qu'il vit, qu'il continue son bonhomme de chemin, qu'il est « tout seul en soi », que tout finira par s'arranger « au mieux » (comme si cela devait, par antiphrase, « s'arranger au pire »). A propos de « *ia nitchévo* », il explique, « employé seul, le mot *nitchévo* signifie « rien » mais peut vouloir dire quelque chose comme « ça va » ; employé avec un pronom personnel, cela devient une formule d'esquive »²⁶. Le modeste employé ne veut-il pas échapper à la vie administrative, cesser d'être « un cheval de manège », comme dirait Balzac.

Ce qu'il y a de tragique dans sa destinée est qu'il ne peut même pas, tel Jacob, le protagoniste de « L'institut Benjaminta » de Robert Walser se persuader de n'être au monde qu'un « ravissant zéro tout rond », opter « d'être insignifiant et le rester »²⁷. Le « Double » l'est d'emblée, sans effort à fournir. Pas plus que le narrateur des « Carnets du sous-sol », qui n'a « même pas pu devenir un insecte »²⁸. L'on pense irrésistiblement à Grégoire Samsa dans « La Métamorphose » de Kafka. « Les Carnets du sous-sol » évoque la « rage de l'humilié », incapable même de vengeance, telle « une souris », prise dans les rets d'une souricière. D'ailleurs à quoi bon ? puisque « même être des hommes, cela nous pèse- des hommes avec un corps réel, à nous, avec du sang, nous avons honte de cela, nous prenons cela pour une tache et nous cherchons à être des espèces d'hommes globaux fantasmagiques. Nous sommes tous morts-nés (...). On y prend goût. Bientôt nous inventerons un moyen pour naître d'une idée »²⁹.

On aurait aimé avoir un comique tragique, à la manière d'un Raymond Devos, récemment disparu, dans un de ses vieux et fameux sketches : « Mais rien, c'est déjà quelque chose. La preuve : cela se multiplie ; on dit bien trois fois rien ». Autant de

²⁶ Le Double (n.1), Note du traducteur, p.281-282.

²⁷ *Robert Walser*, L'Institut Benjaminta, ed.Gallimard/Imaginaire, trad. de l'allemand par Marthe Robert, Paris, 1999. Le livre de l'écrivain suisse de langue allemande a paru originellement en 1909.

²⁸ Carnets du sous-sol (n.15), p.15.

²⁹ Ibidem, p.20 et p.165.

fois riens dans l'administration, autant de gagne-petit acculés au rêve, seulement au rêve ?

2- *Unlebensraum*

Forcément, rien ne prend que peu de place. D'où la vie rapetissée de l'employé pauvre, dans une ville marquée par le gigantisme fastueux.

Par amour pour une orpheline, devenue sa protégée, un modeste fonctionnaire déjà âgé, secrètement amoureux, misérable et timide, retrouve le plaisir de l'autorité, ce qui lui fait oublier les avanies de son existence incommode. Makar Diévouchkine se voit d'ailleurs prêt à toutes les privations pour elle. Sa première lettre commence ainsi : « Chère Barbara Alexéïena, inestimable amie !

J'étais tellement heureux hier, immensément heureux, je débordais de bonheur ». La suite de la lettre contraste avec cette affirmation joyeuse : « Si vous saviez dans quel drôle de logis je suis tombé, Barbara Alexéïena. En voilà un appartement ! Jusqu'ici j'avais vécu de façon très retirée, vous le savez : dans le calme ; tout était tellement silencieux chez moi qu'on aurait entendu voler une mouche. Ici, par contre, c'est un bruit infernal ; des cris à n'en pas finir ! C'est ce que vous ne savez pas encore comment c'est installé ici. Imaginez-vous qu'il y a tout d'abord un long corridor, très obscur et malpropre. A droite, c'est un mur nu ; à gauche il y a des portes qui se suivent comme dans un hôtel. Ce sont ces pièces qui se louent comme dans un hôtel. Ce sont des pièces qui se louent et il y a parfois deux ou même trois locataires par chambre. Pour ce qui est de l'ordre, il ne faut pas y songer : c'est une véritable arche de Noé ! Il faut reconnaître d'ailleurs que les personnes qui les habitent sont, à ce qui me semble, des gens sympathiques. Il y a un fonctionnaire (il est employé dans un service littéraire), c'est un homme extrêmement cultivé ; il parle d'Homère, par exemple, et de divers auteurs, car il sait tout, c'est un homme extrêmement intelligent ! Il y a aussi deux officiers qui ne font que jouer aux cartes tout le temps. (...) Quant à la patronne du logis, c'est une vieille, très petite et malpropre (...). (...) Il est vrai que je loge maintenant dans cette pièce, derrière la cloison, mais cela ne fait rien. (...) on peut trouver, je l'admets, de meilleurs logements –il y en a peut-être qui sont très supérieurs à celui-ci. Mais c'est la commodité qui compte avant tout. » En fait la « commodité » consiste à se trouver près de la belle, de l'autre côté de la cour, juste en face de sa fenêtre. L'homme n'est pas à se répandre en récriminations : « Oh ! Je ne me plains pas. Je suis content, au contraire, car mon traitement est très satisfaisant ». Et tout cela, pour éviter les reproches « menteurs » de Varinka et pour ne pas voir la réalité : « Pourquoi me parlez-vous de commodités de mon logement,

de la tranquillité de mon existence, de choses semblables ? (...) Que nous faut-il à nous autres , Nous ne sommes pas fils de comte(...) ³⁰ . L'homme n'est guère dupe de sa situation, de ce bureau « terne et triste » où rien ne change jamais et lui non plus, où toute évasion est « illusions » ³¹ . Mais quand le rêve d'amour s'évanouit devant la sordide réalité de la protégée préférant épouser un homme riche et partir, Il retombe lui aussi dans le rien , sans un logis digne pour y cacher ses larmes : « En ce moment même , je ne sais plus ce que j'écris, je ne le sais pas, je ne sais plus rien. » ³² « Pauvre cœur des hommes », serait-on tenté d'écrire amèrement à la manière de l'écrivain japonais Sôseki.

Goliadkine du « Double » , avant de perdre ses sens, voit d'un « regard familier des murs verdâtres, pas très propres, couverts de suie et de poussière de sa chambrette, de sa commode en acajou, de ses chaises en simili-acajou (...) et il rêva « dans je ne sais quel royaume de contes, mais dans la ville de Pétersbourg, la capitale, rue des Six-Boutiques, au troisième étage d'un immeuble fort imposant, un immeuble de rapport, dans son appartement » ³³ . Peut-être de là date le dérèglement de sa conscience et sa folie presque « ordinaire ».

Quant à « Monsieur Prokhardtchine », que Dostoïevski a voulu modeler comme un Harpagon pétersbourgeois, il occupe lui aussi un de ces réduits habités par les petits fonctionnaires, dans les anfractuosités lointaines de la ville et la promiscuité de ses semblables pourtant un peu plus humains. « Mais cet homme-là était vraiment un zéro, avec juste une malle et un cadenas allemand, il avait passé vingt ans derrière un paravent (-même par dans une petite pièce), sans rien dire, sans rien connaître, ni l'heur ni le malheur, à jouer au fesse-mathieu » ³⁴ . S'il est « bien pensant et non buveur » ni joueur, c'est par une pathologique pingrerie. Économisant kopeck par kopeck, rognant sur tout, il se dénonce à la fin ; son matelas bourré d'argent révélera, après sa mort, un petit capitaliste roué. Ce fut un rien et il épargna pour rien.

Même un gagne-petit ayant fait carrière garde l'obsession d'un espace de vie digne de ce nom. Stéphane Nikiforovitch Nikiforov, un vieux célibataire, d' »une sale histoire », « avait commencé sa carrière comme petit fonctionnaire sans le sou (et) avait gravi les échelons tranquillement quarante-cinq ans de suite ». Il n'avait « qu'une seule passion », « un seul ardent désir : celui de posséder sa maison, eh oui,

³⁰ Les Pauvres gens (n.1), p.11, 15-17, 23-24.

³¹ Ibidem, p.22.

³² Ibidem, p.217.

³³ Le Double (n.1), p.7-8.

³⁴ Monsieur Prokhardtchine (n.1), p.49.

une maison, construite en hôtel particulier, pas pour être mise en locations ». Son désir avait enfin pris la forme d'une propriété élégante avec jardin. Et dire que « toutes ces acquisitions étaient le fruit d'une économie de quarante ans, sou à sou, c'en était une vraie joie pour le cœur »³⁵.

Si dans le « Joueur » ou dans « Crimes et châtements », l'argent est médiateur du diable et ange malfaisant de l'amour ; chez nos gagne-petit, dès qu'on sort de l'avarice (Prokhartchine ³⁶,) l'on s'aperçoit que l'âpreté au gain n'est pas la première motivation de ces parias pourtant insérés dans la Table des Rangs. Aucune revendication de leur part, comme on en trouve chez Maupassant qui publie, en 1882, un article dans « Le Gaulois », pour défendre le « prolétariat administratif » : « comme je l'aime cette dédicace de Jules Vallès « À tous ceux qui, nourris de grec et de latin, sont morts de faim » ; (...) sur la porte des ministères, on peut écrire en lettres noires la célèbre phrase de Dante : « laissez toute espérance, vous qui entrez »³⁷. Le narrateur des « Carnets du sous- sol » avoue d'emblée : « je suis un assesseur de collège (-8^e rang). J'ai été fonctionnaire, pour me payer mon pain, (seulement pour cela) et puis, l'année dernière, quand un de mes lointains parents m'a laissé six mille roubles d'héritage, je me suis pressé de démissionner et je me suis installé. Ma chambre est moche, elle est sale, elle est au bout de la ville. »³⁸ Pourquoi reste-t-il donc à Pétersbourg ? Peut-être pour ces « jours de fête » où il fait une promenade sur la Nevski, « après trois heures », « côté soleil »³⁹. Côté soleil, voilà l'art de Dostoïevski, peintre à la façon de Caravage ou de Rembrandt, jetant une lumière même blafarde sur ces « pauvres gens ». Sinon, comme tous ses frères de misères, l'habitant de la cave tient comme un naufragé de l'existence, en dessous de la ville

³⁵ Une sale histoire (n.15), p.7 à 10.

³⁶ A noter qu'il s'agit d'un nom péjoratif et comique : gagner ses *khartchi*, c'est gagner péniblement sa nourriture, sa croûte. Monsieur Prokhartchine (n.1), p.7, note du traducteur. C'est un procédé cher à Gogol dont use beaucoup Dostoïevski. Ainsi, dans le même roman, le nom de Oplévaniev, du verbe *plévat* (cracher dans la soupe), autrement dit celui qui crache dans la soupe . Ou bien Prépolovenko, d'après *polovina* qui signifie moitié. Une étude des patronymes donnés par Dostoïevski pourra s'avérer édifiante, renouvelant le vieux débat antique entre Cratyle et Hermogenes rapporté par Platon. Dostoïevski se trouve du côté de Cratyle pour qui un nom dit la vérité d'une personne et d'une chose. Cela est transposable à beaucoup d'auteurs . Ex. Voir *Stéphane Pouyaud-Vedel*, Pour un nouveau personnage. Etude du personnage dans l'œuvre d'Alain Robbe-Grillet, Mémoire de maîtrise, université Paris IV-Sorbonne, 2004-2005, p .12 à 14.

³⁷ Voir *Guy Thuillier*, Maupassant fonctionnaire, Revue Administrative, n° 170, mars-avril 1976, pp.130-144.

³⁸ Carnets du sous-sol (n.15), p.14.

³⁹ Ibidem, p.72.

bâtie sur des marais mouvants, où même les tombes prennent de l'eau. Dans son « Avertissement » à ce livre, Dostoïevski écrit : « Cet homme est le représentant d'une génération en survie ». Tel semble le lot de tous ces petits scribes, des Soudbine, menés par l'inexorable *Soudba*, savoir le destin.